

Interview de Henri Rieben (Lausanne, 11-13 septembre 2002)

Source: Interview du professeur Henri Rieben / HENRI RIEBEN, Étienne Deschamps, prise de vue : Alexandre Germain.- Lausanne: CVCE [Prod.], 11-13.09.2002. CVCE, Sanem. - (11:30, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.
Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/interview_de_henri_rieben_lausanne_11_13_septembre_2002-fr-23e0342a-ffc1-49a2-aaab-d624ee99d9e2.html

Date de dernière mise à jour: 04/07/2016



Interview de Henri Rieben (Lausanne, 11-13 septembre 2002)

[Étienne Deschamps] Quels sont les souvenirs que vous conservez de votre passage dans les bureaux de la Haute Autorité de la CECA à Luxembourg ? Quel était notamment l'état d'esprit de ces premiers fonctionnaires de l'Europe communautaire ?

[Henri Rieben] Alors, je vous montre deux photographies. Voici une séance de nuit. Le personnage central est Pierre Uri, dont Paul Delouvrier a dit à juste titre : « le laser de son intelligence a contribué à façonner l'Europe ». Il avait, effectivement, une forme d'intelligence qui touchait au génie. Et voilà les collaborateurs et ils ont une séance de nuit comme il y en a eu beaucoup et vous voyez sur la table un plateau de sandwichs. A ce sujet, j'aimerais raconter une anecdote, mais qui concerne le temps de la négociation des traités de Rome. Nous sommes, dès lors, un peu plus tard dans le temps. La conférence a commencé sous le patronage et la conduite de Paul-Henri Spaak qui fait marcher les choses et les gens à un rythme accéléré. Après avoir écouté les experts, Paul-Henri Spaak décide de changer de méthode, de tirer parti de tout ce qui a été exposé et entendu et il confie à Pierre Uri, à Hans von der Groeben et à Albert Hupperts qui est très proche de lui, la mission de faire un rapport de synthèse, de manière à accélérer les travaux. Alors, ces trois hommes se retirent à Pâques 1956 au grand hôtel Cap-Ferrat avec trois secrétaires, un interprète et commencent la rédaction du rapport de synthèse. Pierre Uri arrive malade. Il prend un remède suisse très fort, il dort vingt-quatre heures et il se met au travail. Les deux rapports seront dictés en douze jours et quelques nuits accompagnant ces jours et envoyés à Paul-Henri Spaak qui téléphone aussitôt à Uri en lui disant : « j'attendais un brouillon, vous m'avez donné un texte auquel je n'ai ni un mot ni une virgule à changer ». Ce rapport a été soumis tel quel à la conférence des ministres qui se réunira un peu plus tard à Venise. C'est Christian Pineau qui préside, à ce moment, le Conseil. Il vient de rentrer d'un voyage. Tout le monde est tendu sur la question de savoir si il va y avoir une discussion et quelle sera cette discussion. Et Paul-Henri Spaak ou Christian Pineau ont la bonne idée de dire : « je n'entre plus dans la présentation du texte – vous l'avez reçu il y a quelque temps – je pars du principe que vous l'avez tous lu. J'ouvre la discussion, qui demande la parole ? ». Et personne ne demande la parole. Ce qui fait qu'une conférence qui s'est ouverte, j'imagine vers onze heures, se termine peut-être vers midi trente ou quelque chose comme ça. Le rapport est adopté comme base de la négociation qui va s'amorcer au niveau des ministres et se poursuivre par le moyen des conférences des chefs de délégation. Alors, c'est l'esprit que j'ai ressenti par anticipation. Quand je fais le tour des bureaux, je trouve des gens jeunes. Il y a cette impression : les hommes qui ont bâti le traité de Paris étaient les hommes qui avaient fait deux guerres, vécu deux guerres, et qui étaient déterminés à forger un avenir qui tourne le dos à ce passé. Et puis, ils ont avec eux, dans les services de la Haute Autorité, des hommes plus jeunes, déterminés à s'atteler à la même tâche. Dans les bureaux, il y a un mélange. Par exemple, au Secrétariat général, il y a Kohnstamm qui est un Néerlandais, qui a fait de la résistance et en face de lui, il y a un Allemand qui s'appelle Winrich Behr. Et Winrich Behr a été à l'état-major du maréchal von Paulus dans la bataille de Stalingrad et il a eu la mission d'apporter au Führer la nouvelle de la reddition de l'armée engagée à Stalingrad et il a été dans l'état-major de Rommel dans l'Afrika Korps lors des batailles d'Afrique. Voilà le type de personnes. Vous avez Michel Gaudet, le grand juriste, formé à l'école de Maurice Lagrange, le tout grand juriste, et à côté de lui, vous avez [Robert] Krawielicki. Donc, vous avez toujours un Allemand, un Français, Rollmann le Luxembourgeois, il y a des Belges etc. Vous avez une composition d'Européens, qui ont formé une équipe et comme ils vivent à Luxembourg, c'est une charmante petite ville, mais il n'y a pas beaucoup d'occasions de poursuivre hors du travail une vie d'une certaine manière à laquelle ils sont habitués. C'est une charmante petite ville, c'est un pays que j'aime et que j'admire beaucoup. Ces hommes, qui ne se connaissaient pas, qui éventuellement avaient participé à des armées qui s'étaient combattues, se retrouvent et une amitié se noue entre eux. C'est ça que j'ai ressenti et comme Suisse, ça m'a fait une très grosse impression. Je me suis dit : ces hommes qui se sont combattus sont maintenant plus proches les uns des autres que nous qui restons ou qui sommes en dehors. Nous ne sommes pas dans le coup. Eux sont dans le coup, deviennent amis, de cette amitié que Jean Monnet a définie : « un très grand supplément de force ». Donc, il y a les pères déterminés et quelle taille ! Il n'y a qu'à regarder leurs visages : des Adenauer, des de Gasperi, des Bech, des Spaak, des Beyen, des Schuman, des Monnet etc. Il n'y a qu'à voir ces visages pour sentir la détermination d'hommes d'État véritables et autour d'eux, il y a la jeune génération. Je vous ai montré la photographie d'une séance de nuit autour d'Uri, voilà une séance avec Monnet. Il prépare la première conférence de presse qui va être donnée pour l'ouverture du marché commun de l'acier. J'ai été invité à participer à la commémoration du 9 mai de la

déclaration de Robert Schuman – qui avait eu lieu cinq ans plus tôt au Quai d’Orsay à Paris – au Bundesrat, dans une salle du Bundesrat par Adenauer à vingt heures à Bonn. Donc, plutôt que de trouver une atmosphère de célébration, je trouve, dans un temps d’épreuves, une atmosphère de détermination à bâtir l’avenir. C’est ça qui m’a beaucoup frappé. Je venais d’un pays un peu à part. En Angleterre et en Suisse et ailleurs, chez les Scandinaves, on s’était battu avec ardeur pour imposer l’idée d’une grande zone de libre-échange qui, éventuellement, aurait noyé le Marché commun dans ce qu’elle aurait signifié. On avait célébré, les cloches avaient plus ou moins sonné lors de la défaite de la CED. Et bien, j’ai rencontré un monde déterminé, des hommes déterminés à relever le défi par une initiative à la mesure de l’énorme défaite qui venait d’être subie.